

Colloque, La Sorbonne, amphithéâtre Bachelard.
Paris, le 12 juin 2010.

La filière littéraire des Lycées - État des lieux et perspectives

Culture générale et place de la philosophie au lycée.

Simon Perrier
Président de l'APPEP

Commençons par une banalité : pour instruire ou éduquer, il faut nécessairement une idée de l'humanité relativement à laquelle on pourrait définir ce qui est nécessaire à tout homme. Quel rapport avec le but de cette journée ? Que cette idée nous manque, au moins d'un point de vue grand public, et qu'il nous manque alors de pouvoir communément nous appuyer sur elle pour faire comprendre qu'on devient homme, qu'il faut hériter de connaissances nécessaires à l'humanité de chaque homme, ce qui justifie à l'école l'enseignement de certaines disciplines. Et si ce manque est un problème relativement au nôtre aujourd'hui, c'est que nous avons à affronter une forte opinion sur l'identité personnelle, pour laquelle chacun est un individu, singulier par nature. Autrement dit, nous avons à affronter l'opinion que chacun aurait, comme spontanément, en lui une identité personnelle, préexistant à toute histoire, en rien empruntée au monde, et pré-orientant notre rapport au monde (ce qui signifie que chacun aurait en lui comme une prédisposition à aimer ou pas certaines choses, certaines activités, à désirer, se reconnaître en ceci plutôt que cela, etc.). C'est cette opinion que nous (professeurs) rencontrons, par exemple, de façon récurrente chez nos élèves, pour ne prendre qu'eux à témoin, dans une manière de dire que chacun est unique¹. Cela rend compte aussi du succès de l'idée que le but de l'école c'est l'épanouissement. S'épanouir c'est se découvrir, découvrir ce qu'on est déjà potentiellement, comme une plante par l'arrosage devient ce qu'elle était déjà en graine.

On pourrait m'opposer que nos sociétés sont aujourd'hui unies autour d'une idée de l'homme présente dans ce qu'on appelle les droits de l'homme. Malheureusement, de fait, l'homme des droits de l'homme, dans une compréhension aussi courante que séduisante, c'est cet individu dont la singularité est telle qu'il ne peut vivre en commun avec d'autres sans se perdre (ou au moins sans être contraint de faire la concession d'une partie de lui-même). Alors, de ce point de vue, le droit n'est

¹ À la rigueur, cette identité se présente comme la permanence d'une substance, propre à un groupe clos sur lui-même, une famille par exemple, perdurant comme par hérédité en chacun de ses membres (indépendamment de toute histoire, de tout changement).

compris que comme ce qui doit limiter cette perte en offrant à chacun son espace d'indépendance, pour vivre sa singularité. Il doit définir des territoires, le plus possible imperméables les uns aux autres, de telle manière que la liberté des autres ne nuise le moins possible. La liberté n'est pas œuvre humaine, mais possibilité d'indépendance dans la limite « où commence celle des autres »². On connaît bien les conséquences d'une telle opinion sur l'identité personnelle : le triomphe d'un relativisme que d'ailleurs nous rencontrons massivement dans nos classes (et au-delà), celui du « à chacun » ses opinions, ses goûts, ses expériences, qui signifie qu'il n'y a en nous aucune mesure commune de la vérité, du bien ou du beau qui sont déterminés pour chacun par un rapport singulier au monde.

Cela posé, il ne faut pas s'étonner que soit de plus en plus rejeté de l'école ce qui prétend incarner l'humanité. Est en effet totalement étranger à un tel cadre de pensée qu'on est homme par l'humanité, que « nous naissons du tissu humain et dans le tissu humain » comme le disait Alain³. Au contraire, la nécessité d'hériter de l'humanité par son savoir et ses œuvres, peut être ressentie comme une dépossession de soi, une mutilation de la singularité de chacun. Cela a cette conséquence très grave pour tout enseignement que le savoir scolaire est et doit rester impersonnel. Sa seule légitimité est d'être l'instrument d'un épanouissement en ouvrant à des débouchés.

Alors, si j'ose poser la question, que faire ? et précisément pour une filière littéraire dont nous craignons au moins l'effritement ?

Une erreur, et même un peu plus, serait de vouloir défendre pour elle-même une filière littéraire et plus encore en la présentant comme **la** filière des humanités (ce que d'ailleurs fait le ministère).

Ce que nous devrions d'abord vouloir et revendiquer, c'est l'existence de filières générales, réellement générales, dont une filière dite « littéraire » ne devrait être entendue que comme une variante. Si au contraire nous voulons défendre une filière littéraire pour elle-même, nous entrons en contradiction avec sa raison d'être et nous l'affaiblissons. Sa raison d'être, c'est l'enseignement de disciplines conçues comme nécessaires à l'humanité de tout homme. Si elles sont ainsi nécessaires, leur présence doit d'abord être requise dans toutes les filières et la différence entre les filières être seulement du plus ou moins. Cela doit d'ailleurs s'appliquer le plus possible, et certes pas n'importe comment, aux filières technologiques comme professionnelles. C'est au contraire d'un enseignement général que va la présente réforme.

Il faut donc éviter le repli sur la défense d'une filière qu'on dira « littéraire ». Cela suppose de revendiquer la présence, dans toutes les filières, de toutes les disciplines qui participent d'une culture générale, j'entends d'une culture qui n'a pas d'autres buts que de rendre chacun sensible à sa propre humanité, d'instruire du monde dans lequel on vit, et « de donner à l'esprit une direction »⁴. Faut-il le dire, cela inclut évidemment les mathématiques et les sciences.

Il faut prendre garde à la manière dont « littéraire » ou « humanités » sont entendus et utilisés, qui facilite une marginalisation. Cette filière ne doit surtout pas

² C'est ici par exemple qu'il nous manque une idée populaire de l'identité personnelle qui nous sortirait des ambiguïtés de cette formule bien connue et qui serait « la liberté des uns commence où commence celle des autres ».

³ *Propos sur l'éducation*, Paris, 1990, PUF Quadrige, XXV, p.66.

⁴ Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle I.

apparaître comme celle d'une singularité, pas même celle d'un goût particulier. Il faut se rappeler que c'est au nom de la volonté, proclamée, de créer une « vraie » filière littéraire que certaines réformes en ont fait un ghetto. Il ne coûte presque rien de donner une filière à ronger à quelques originaux. C'est le meilleur moyen d'en finir avec l'existence, dans tous les établissements généraux, d'une telle filière et, au-delà, d'en finir avec un bac authentiquement général.

Quelques remarques qui peuvent sembler conseils en communication mais qui renvoient à la nécessité de dire et répéter ce dont un utilitarisme exacerbé finit par faire perdre le sens commun.

Il ne nous faut plus hésiter à présenter très ouvertement, très publiquement l'histoire, les sciences, les langues, la littérature, comme ce qui constitue l'humanité, comme religion de l'homme⁵. Défendons nos disciplines comme étant celles de l'humanité concrète. Réexpliquons sans cesse qu'il n'y a d'homme que par héritage, lucide, de l'humanité. Martelons que l'homme est dans ses actes et ses œuvres. Martelons encore que l'humanité peut disparaître aussi vite que disparaissent le savoir et les œuvres qui la constituent.

Plus discutable peut-être, j'irais jusqu'à dire qu'il faut reprendre à notre compte le mot, certes galvaudé, de spiritualité et cela sans chercher à lui donner un autre sens que celui d'un usage assez courant. Il le faudrait parce qu'il désigne ordinairement, chez bien des journalistes par exemple, mais pas seulement, ce qui donne valeur et sens, orientation, à l'existence humaine et qu'ils se tournent alors assez souvent exclusivement du côté d'autorités religieuses (des églises aurait dit Kant) pour chercher cette « spiritualité ».

Un mot pour finir concernant la philosophie, pour dire que c'est de ce point de vue, comme participant d'un enseignement général, que nous concevons sa présence au lycée. Chacun ici sait bien que le classement de la philosophie comme discipline littéraire est commode mais ambigu. Quand bien même nous défendons l'existence d'une filière littéraire, nous sommes constamment méfiants à l'égard d'une manière de nous y cantonner. Nous ne sommes aucunement satisfaits de la perte d'une heure en T. S. Nous sommes effrayés de voir la contradiction entre des discours incessants sur la démocratisation nécessaire de notre enseignement et la dramatique suppression du dédoublement d'une heure sur deux de notre horaire dans les classes technologiques.

Un mot encore à propos de l'extension de la philosophie en amont de la Terminale. Nous avons fait en mars avec des universitaires une réunion du même type qui concernait notre extension en aval. Si une extension en amont est sans aucun doute souhaitable, c'est au service de la Terminale et de son programme, ce qui est tout à fait possible. Encore faudrait-il que les professeurs ne se trouvent pas alors submergés par le nombre nettement accru de classes qui résulterait d'une telle extension. On voudra bien nous excuser de ne pas trouver cette difficulté secondaire, y compris du point de vue de la qualité de l'enseignement dispensé.

Mais par ailleurs, nous avons d'abord besoin que les autres disciplines puissent bien faire leur propre travail, évidemment pour elles-mêmes, mais aussi parce que ceux des élèves qui nous arrivent ainsi bons élèves réussissent également en

⁵ Nous prenons l'expression pour elle-même, sans être comtien, en ne retenant en tout cas ni sacrements, ni catéchisme, ni grand-prêtre, ni calendrier... ni école considérée comme un temple (et avec une certaine méfiance à l'égard du « progrès »). Mais pourquoi pas quelque chose du « Grand-Être »...

philosophie. Au contraire d'une manière de souhaiter l'extension de la philosophie qui prétend se justifier par la nécessité de pallier les déficiences qui interdisent la réussite en philosophie, nous ne croyons pas que le professeur de philosophie devrait aller en amont pour se faire professeur des autres disciplines ! Nous ne croyons d'ailleurs pas non plus être les seuls à dispenser l'esprit critique par lequel on nous identifie souvent ! Si nous y participons, c'est selon ce qui nous est propre, les idées que l'on trouve dans les œuvres des philosophes et avec lesquelles nous voulons mettre en contact nos élèves. Ce n'est que de ce point de vue que nous réclamons une présence accrue au lycée relativement à un horaire global non seulement déjà faible mais qui s'amenuise.